



Pedro Mañas

# **Les A.U.T.R.E.S.**

Traduit de l'espagnol par Anne Calmels

LA JOIE DE LIRE

L'air de la bibliothèque est épais et suffocant. Les rayons brûlants du soleil traversent la baie vitrée de la salle de lecture et roussissent la peau du crâne de quelques élèves qui piquent du nez sur leurs livres. Personne entre les rayonnages... Enfin, personne, ou presque. Une ombre se faufile silencieusement dans une travée recouverte de moquette grise.

L'ombre a dix ans et s'appelle Franz Kopf, mais à présent, cela n'a plus vraiment d'importance : il y a longtemps que personne ne l'appelle plus comme ça. Quelques-uns le connaissent sous le surnom d'Œil de Cobra et, pour tous les autres,

c'est Franz Œil Mort. Mais à présent, cela n'a plus vraiment d'importance non plus. Ce qui compte, c'est que la mission a été un succès. Un peu tardif, peut-être, mais un succès.

La section de la lettre C se trouve dans un coin sombre, au fond de la salle. De son œil valide, Franz Œil Mort passe les livres en revue, titre par titre : *Calembours médiévaux... Canards du monde entier... Caprices du climat européen...* C'est celui-là qu'il cherche. Le garçon l'ouvre à la page 218, sort de sa poche un petit bout de papier soigneusement plié et le laisse tomber dans la pliure. Sur ce papier de la taille d'une carte à jouer est écrit le message suivant :

« Avons trouvé le secret qu'on cherchait  
– réunion urgente nécessaire demain – OX »

La signature du message représente les deux yeux de Franz : le O symbolise l'œil ouvert, et le X, l'œil fermé. Les membres de l'organisation

ont l'interdiction absolue d'utiliser leur véritable nom quand ils sont en service.

Franz relit le message avant de fermer le livre et de le remettre à sa place. Ses camarades comprendront parfaitement sa signification, mais n'importe qui d'autre n'y verra qu'un bout de papier sans intérêt griffonné de mots incompréhensibles. A ce moment précis, Franz se rend compte qu'en fait, c'est justement à cause d'une affiche stupide pleine de lettres incompréhensibles que toute l'histoire délirante dans laquelle il est plongé a commencé.

CHAPITRE 1  
UN CEIL FAINÉANT

Y O E L K S  
E X A T Z H  
R C Y H O F  
D L V A T B  
M R T V F U

Le cabinet du docteur Winkel avait beau être plongé dans l'obscurité, il y régnait une chaleur étouffante. Depuis un petit moment, Franz sentait une grosse goutte de sueur se balancer au bout de son nez. A moins de vingt centimètres de cette goutte, le double menton luisant du docteur palpait comme celui d'un gigantesque crapaud :

– Lis la seconde ligne, Franz, grogna le médecin.

Franz se concentra sur l'affiche devant lui. Son œil gauche le brûlait, mais le droit était impitoyablement caché par la main potelée et poisseuse du médecin. Un peu plus tôt, il avait aperçu un paquet luisant de biscuits au beurre sur le bureau. Winkel devait s'en gaver entre deux patients.

– EXATZH, murmura Franz en priant pour que l'affaire s'arrête là.

– La troisième ligne, fit Winkel, en appuyant un peu plus sa main sur l'œil de Franz.

– La troisième ? Euh... RC... Y... H et... un D et un E, peut-être ?

Quelqu'un étouffa un éclat de rire mauvais dans l'ombre du cabinet. Franz l'aurait reconnu entre mille. C'était sa sœur Janika. Et son rire ne pouvait qu'annoncer une chose : des problèmes.

A coup sûr, il s'était trompé de lettre.

– Les lettres de la quatrième ligne, insista Winkel, sans pitié.

Les lettres de la quatrième ligne ? Quelles lettres ? A cette distance, avec l'œil caché, la quatrième ligne ressemblait au mieux à une succession de chiures de mouche. Il essaya quand même.

– D... ou O ?... L, U... oui, U puis A. Et à la fin, un J et un E.

Un autre éclat de rire de Janika s'éleva, suivi cette fois d'une tape sonore de sa mère.

– Dernière ligne, murmura le médecin, en envoyant sur le nez de Franz des postillons qui se mêlèrent à la goutte de sueur.

– Je... je crois... que..., bégaya Franz.

Une énorme larme inonda son œil gauche.

– Dis-moi ce que tu lis.

– Je lis... je lis...

– Quoi ?

Franz s'avoua vaincu et ferma l'œil. Il avait perdu la bataille.

– Rien, reconnut-il. Je ne vois rien.

Le docteur écarta sa main de l'œil de Franz, appuya sur un interrupteur et une lumière aveuglante envahit la pièce. Le garçon, gêné, battit des paupières et se frotta le visage pour enlever sueur, salive et larmes. Ses parents, assis dans un coin, le regardaient d'un air inquiet. Janika, comme il fallait s'y attendre, souriait. Winkel se laissa choir dans son fauteuil et son énorme bedaine gonfla sa blouse blanche.

– Amblyopie, brama-t-il comme une insulte. Cet enfant a une amblyopie classique.

Toute la famille, confuse, cligna des yeux. Ils ne connaissaient rien à la médecine.

– On l'appelle aussi « œil paresseux », voyez-vous ? poursuivit le médecin. C'est-à-dire que

l'un des deux yeux se repose tranquillement tandis que l'autre fait tout le travail. Comme une charrette qui serait tirée par un cheval courageux et un cheval fainéant. Plus le premier tire, moins le second fait d'effort. Donc... l'œil gauche de cet enfant est paresseux. Très paresseux.

– Un vrai tire-au-flanc, conclut-il en riant, son double menton s'agitant dans tous les sens.

Franz n'appréciait pas du tout qu'on parle de son œil comme s'il n'était pas là.

– Et ça se soigne ? demanda le père de Franz, d'un ton angoissé.

– Nous avons eu de la chance de le détecter assez tôt. Franz guérira, il suffit qu'il soit un peu patient, discipliné et qu'il mette ceci pendant un temps.

Le docteur plongea la main dans un tiroir de son bureau et farfouilla sous un gros tas

d'ordonnances froissées. Incapable de deviner ce qu'il allait en extraire, Franz laissa germer dans son esprit tout un tas d'idées plus extraordinaires les unes que les autres. Des lunettes à rayons gamma ? Un œil mécanique ? Un rayon laser ? Quelle déception quand le docteur finit par trouver ce qu'il cherchait... Dans la paume de sa main potelée se trouvait un simple morceau de plastique couleur chair, plus ou moins de la taille d'une carte.

– C'est... c'est quoi ? demanda Franz, méfiant.

– Allons, fit le docteur avec un sourire. Ne me dis pas que tu n'as jamais rêvé d'être un pirate.

Franz ne comprenait pas. Sa mère déglutit avec difficulté, lui prit la main et la serra dans la sienne.

– C'est un cache-œil, mon chéri. Un pansement adhésif pour cacher ton œil sain.

Comme ça, l'œil paresseux sera obligé de travailler, n'est-ce pas docteur ?

– C'est ça ! C'est tout à fait ça ! Ne t'inquiète pas, mon garçon. Tu ne te rendras même pas compte que tu le portes.

Une heure plus tard, enfermé dans la salle de bains, face au miroir, Franz rêvait de faire manger le maudit cache-œil au docteur Winkel, de transformer son énorme paquet de gâteaux gras en un énorme paquet de caches gras. Avoir le culot de dire que ce bidule ne se verrait pas ! Et ce machin n'avait rien à voir non plus avec un bandeau de pirate, ce qui aurait été rigolo, il n'était pas noir et collait à la peau. Sa couleur, incroyablement proche de celle de la peau de Franz, était telle que, lorsqu'on regardait son visage, on avait d'abord l'impression qu'en fait, il n'y avait jamais eu d'œil à cet endroit-là. Franz avait vraiment une drôle de tête.

– Franz ! cria son père en tambourinant à la porte. Tu penses sortir de la salle de bains, un jour ?

– Non ! protesta Franz, furieux.

– On peut savoir ce que tu fabriques là-dedans ?

– J’essaie de trouver mon œil !

– Ne sois pas ridicule ! Le docteur Winkel a dit que tu ne serais pas obligé de le porter toute ta vie.

Rien à faire : Franz resta enfermé dans la salle de bains jusqu’à une heure avancée de la nuit. Ce n’est que très tard, lorsque ses parents, fatigués de crier, eurent jeté l’éponge et se furent couchés, qu’il se faufila dans la cuisine sur la pointe des pieds pour dévorer une cuisse de poulet froid et les restes flétris d’une salade qui flottaient dans l’huile.

Si Franz était tellement contrarié par cette

histoire de cache-œil, c’était probablement parce que, jusqu’à ce jour, sa vie avait été complètement, indiscutablement et absolument normale. Il n’était ni très grand ni très petit, ni très intelligent ni très bête, ni très bavard ni très réservé. Franz était peut-être même le garçon le plus normal que j’aie rencontré. Il avait un groupe normal de copains normaux qui jouaient à des jeux normaux et avaient des notes normales, se disputaient à cause de choses normales et vivaient dans des maisons normales au sein de familles normales qui les grondaient pour des raisons normales, comme sauter sur le lit avec des chaussures sales ou ouvrir un nouveau pot de confiture alors que le vieux n’était pas encore terminé. Ce cache-œil était donc le premier événement exceptionnel de sa vie. Ou plutôt, le second.

En réalité, le premier événement extraordi-



naire de la vie de Franz était à ce même moment caché dans l'ombre de sa chambre, guettant son retour après son festin secret à la cuisine, la bouche déformée par un sourire sinistre et la main posée sur l'interrupteur. Quand Franz entra et tomba sur la main gelée en lieu et place de l'interrupteur, il faillit avoir une crise cardiaque. Puis il comprit.

– Janika, imbécile ! siffla Franz le plus bas possible, en se jetant sur sa sœur. Je vais t'apprendre à faire des blagues !

Janika était petite et aussi leste qu'une souris. Comme d'habitude, elle se débrouilla pour prendre la poudre d'escampette avant que son frère ne l'attrape. Franz entendit sa respiration étouffée de l'autre côté de la porte de sa chambre, mais elle avait poussé le verrou. Pour lui, cette chambre à la porte toujours fermée était un territoire sauvage, inexploré et dangereux.

Quoi qu'il en soit, si j'affirme que Janika faisait exception dans la vie normale de Franz, ce n'est pas simplement à cause de ses blagues cruelles et perverses : elle était vraiment spéciale.

D'abord, depuis son plus jeune âge, Janika souffrait d'une maladie appelée asthme, qui avait empiré avec les années. Elle avait des difficultés à remplir ses poumons d'air, et sa respiration était toujours rauque et laborieuse. Souvent, sans trop savoir pourquoi, quand elle inspirait par le nez, elle produisait un sifflement désagréable, comme une jeune couleuvre, qui dérangeait la plupart des gens.

Mais attention : n'allez pas imaginer une gentille petite fille faible, emmitouflée dans une montagne de couvertures et de manteaux. Pas du tout. Janika était malingre mais forte, elle ne laissait personne l'embêter. Ceux qui essayaient récoltaient presque toujours une formidable

cicatrice avec la marque de ses dents pointues. Son père l'appelait « ma petite sauvageonne », et elle souriait, satisfaite.

Janika jouait à des jeux très bizarres qu'elle seule comprenait, et elle passait souvent les récréations seule, à murmurer des choses pour elle-même à voix basse. En classe, tout le monde savait qu'elle était un peu bizarre, et dans son dos, ils l'appelaient Janika la Folle ou Janika le Virus ou les deux à la fois.

Bref, Franz et Janika semblaient si différents qu'il était difficile de se faire à l'idée qu'ils étaient frère et sœur. Même eux avaient du mal. Le garçon le plus normal du monde et la fille la plus bizarre de l'école avaient atterri au même endroit. Franz était convaincu qu'il manquait une case à sa sœur. Quant à ce qu'elle pensait de lui, je n'en ai pas la moindre idée.

Mais ce soir-là, Franz oublia rapidement sa

sœur. Il s'allongea sur son lit, sur le dos, ferma les yeux et décolla très lentement le cache-œil de son visage, avec l'impression d'enlever des chaussures trop serrées. Un courant d'air froid annonçant le premier orage de l'automne se glissa par une fente de la fenêtre et rafraîchit son œil échauffé. Cela l'apaisa un peu. « C'est peut-être une question d'habitude, pensa-t-il. Il n'y a pas de raison pour que ce machin change quoi que ce soit. »

Cette idée l'aida à dormir. Toutefois, il n'imaginait pas à quel point elle était fausse.

## CHAPITRE 2

### LE FORMIDABLE TRIO DES IDIOTS

Personne n'assista à l'orage, mais le matin suivant, la ville s'éveilla inondée de pluie. La circulation était aussi rapide qu'une procession de tortues et le bus dans lequel Franz voyageait patinait dans les flaques, éclaboussant les piétons qui se pressaient pour arriver à temps au bureau. L'humeur de Franz était aussi plombée que le ciel. Au petit-déjeuner, il avait découvert sous son bol de chocolat un mot écrit à la main disant : « *Nous avons trouvé votre œil. Veuillez vous présenter au bureau des objets trouvés pour le récupérer.* » Franz avait rageusement froissé le bout de papier. Cette blague l'avait tellement

mis en colère contre Janika qu'il avait refusé de prendre le même autobus qu'elle. Et à présent, il allait être en retard en classe.

Franz feignait de regarder par la fenêtre tout en surveillant en douce les autres voyageurs. Personne ne paraissait faire attention à son cache. Nombreux étaient ceux qui, encore à moitié endormis, dodelinaient de la tête et se cramponnaient à la barre de l'autobus pour ne pas perdre l'équilibre. Un garçon avec un cache-œil ? Aucun intérêt. Ils en avaient vu d'autres. Une vieille dame apparemment plus réveillée que les autres lui fit un clin d'œil et lui sourit. Était-ce de la sympathie, de la pitié ou une espèce de blague ? Difficile de savoir. Franz lui rendit timidement son sourire.

Enfin, le bus s'arrêta devant les grilles de l'école. Il était tard et le porche de l'entrée était désert. La classe assommante de M<sup>lle</sup> Kruegel

avait probablement commencé. Franz courut dans les couloirs vides vers sa salle et l'écho de ses pas résonna dans les étages de l'immense et vieux bâtiment. Il essuya sa sueur, toucha son cache pour s'assurer qu'il était bien en place et ouvrit la porte.

– Franz Kopf ! Tu trouves que c'est une heure pour... ? Oh !

M<sup>lle</sup> Kruegel s'approcha et ouvrit les yeux si grand que son épaisse couche de maquillage se craquela.

– Pardon, mon garçon. Viens, à partir d'aujourd'hui tu vas t'asseoir au premier rang, à côté de Jakob. Berta, change de place.

Sans quitter Franz des yeux, Berta commença à prendre ses affaires pour déménager au quatrième rang. En réalité, toute la classe le regardait, intriguée. La sueur se mit à perler autour du cache de Franz.

– Je n’ai pas besoin d’être au premier rang, madame, murmura-t-il. A ma place ça ira très bien. En plus, mon œil doit s’habituer à...

– Franz, Franz, ce n’est pas grave d’avoir un œil abîmé. Cela ne veut pas dire que tu n’es plus bon à rien. L’histoire est pleine d’estropiés célèbres. Regarde Toulouse-Lautrec. Il était nain. Et Miguel de Cervantès, manchot.

– Oui, mais je ne suis pas...

– Homère était aveugle et Beethoven est devenu sourd. De véritables épaves humaines, qui ont lutté contre la fatalité et mis à profit le peu que leur offrait la vie, défiant les moqueries des gens normaux.

– Merci, mais mon œil doit seulement...

– Ce n’est rien, ce n’est rien. Tu t’assoiras au premier rang, dit-elle en portant la main à son cœur de façon théâtrale. Je ne veux pas qu’on dise que je méprise les gens diminués.

Franz prit place, écœuré. Si M<sup>lle</sup> Kruegel avait essayé de lui rendre service, c’était raté. Il n’osait pas se retourner mais sentait des milliers de regards lui brûler la nuque. Jakob, le bûcheur, l’observait avec curiosité, ses yeux biglant affreusement derrière ses gigantesques lunettes. Franz évita son regard et se concentra sur le tableau. Il lui faudrait être patient.

Avant la récréation, ils firent des mathématiques. Quand la sonnerie retentit, Franz avait mal au cœur à force de lire des chiffres avec son œil paresseux. En une minute, il fut entouré de tout un tas de camarades, comme une rock star sollicitée par les journalistes. Il eut l’impression d’être important. « C’est quoi ce truc ? », « A quoi ça sert ? », « Tu vas le porter combien de temps ? », « Ça fait mal ? », « Tu vas être opéré de l’œil ? », « Il y a une affreuse cicatrice avec du sang dessous ? ». Franz sourit.

Apparemment, rien n'avait changé. Il répondit patiemment aux questions et tout le monde eut l'air satisfait. Puis il se dirigea vers les escaliers et agrippa prudemment la rampe tandis que les autres dévalaient les marches. Sans qu'il s'en rende compte, Jakob, le bûcheur, le suivait de près et continuait de l'observer avec curiosité.

Le terrain de sport était humide et glissant, mais pas assez pour que les élèves renoncent à leur habituel match de basket-ball. Comme d'habitude, Linda et Oliver, les meilleurs joueurs, furent nommés capitaines. Les autres, en rang, attendaient patiemment d'être choisis :

- Giselle ! cria Oliver.
- Matthias, avec moi ! fit Linda.
- Kurt !
- Moritz !
- Euh... Herbert !

Franz s'impatienta. Normalement, il était

l'un des premiers à quitter le rang parce qu'il était rapide et qu'il visait bien.

– Norman.

– Minna !

Olaf, Mathilda, Berta, Patrick... Franz regarda à droite puis à gauche, plus surpris que déçu. Il n'étaient plus que trois. A sa droite, Emily, une fille maladroite et grande comme une girafe qui avait l'air d'avoir poussé en une nuit, se balançait d'un pied sur l'autre. A sa gauche, Holger, le plus gros de la classe, vraiment énorme, se mordillait une petite peau du pouce. Confus, Franz chercha Linda du regard mais elle l'évita.

– Emily, dit Linda.

La fille-girafe s'approcha d'elle à grands pas.

– Hum... Franz, murmura Oliver, après avoir réfléchi un moment.

– Alors Holger, soupira Linda, résignée.

Holger trotta comme un vieil hippopotame jusqu'à l'autre extrémité du terrain et les enfants prirent position. Sauf Franz. Il resta cloué sur place. L'avant-dernier ! Il avait été l'avant-dernier ! Il était tellement surpris qu'il en oublia complètement qu'il devait courir derrière le ballon. Il resta comme ça un moment jusqu'à ce qu'Oliver, voyant que les joueurs de l'autre équipe se promenaient tranquillement de son côté, lui crie :

– Bouge Franz, allez quoi !

Franz revint sur terre, regarda Oliver, chercha le ballon et, la rage au ventre, se précipita pour l'arracher des mains de Linda qui le lançait avec maestria au centre du terrain. Il allait leur montrer qu'il n'avait rien perdu de sa forme. Il prit de l'élan, fit un bond de panthère, tendit la main vers Linda et... dérapa sur le sol humide

pour atterrir à plat ventre sur le ciment. Linda éclata de rire, mais Oliver vint l'aider à se relever.

– Merci, murmura Franz. C'est à cause de la flaque.

– Oui, répondit simplement le capitaine.

Franz était loin de soupçonner que pendant qu'Oliver lui tendait la main pour l'aider, ce dernier décidait que même le gros Holger serait une meilleure recrue que lui pour le prochain match. « Il fallait s'y attendre, pensa Oliver, avec son machin à l'œil, il ne vaut plus rien. »

L'équipe de Franz perdait de vingt-deux points quand la sonnerie annonçant la fin de la récréation retentit. Franz avait mal à l'épaule droite et aux genoux. Il se dirigea vers le porche un peu après le reste de l'équipe. Personne ne l'attendit ou ne lui fit de place dans le groupe. C'est alors qu'il prit conscience que l'immense

Emily et le gros Holger marchaient près de lui.  
La bruine se mit à tomber.

– Joli match, pas vrai ? sourit Holger.

– Oui, oui... bien sûr, joli match, répondit Franz, distrait.

– J’adore le basket, cria soudain Emily de sa voix grinçante.

Tous trois prirent place dans la file d’entrée. Holger avait commencé à raconter une étrange histoire sur M<sup>lle</sup> Kruegel et Emily était secouée d’éclats de rire stridents. Franz ne faisait pas attention. Dans la file des plus grands, deux filles plus âgées n’arrêtaient pas de les regarder en coin et de glousser. Mais de quoi riaient-elles ? De qui ? D’Holger, d’Emily ou de lui ? Ou des trois ? En fait, ils devaient avoir une drôle d’allure : le Formidable Trio des Idiots. L’une des filles fut prise d’un véritable fou rire. Discrètement, Franz s’écarta de ses « nouveaux

amis ». Emily et Holger ne semblèrent pas s’en émouvoir. Peut-être étaient-ils habitués.

Pour Franz, la suite de la classe fut un véritable enfer. Si les filles de la cour le trouvaient ridicule, peut-être que les autres pensaient la même chose. Il passa la journée à surveiller ses camarades avec angoisse. Dès qu’il entendait un murmure ou un petit rire dans son dos, il prétextait n’importe quoi pour se retourner et vérifier si on se moquait de lui. A un moment, il surprit Olaf en train de se frotter énergiquement un œil. Se moquait-il de son cache ? Ensuite, Moritz murmura quelques mots à l’oreille de Minna. Elle répondit quelque chose qui, depuis le pupitre de Franz, ressemblait à « son œil ». Mais peut-être avait-elle dit « la feuille », ou... comment en être sûr ? Les petits papiers habituels circulaient d’un bout à l’autre de la classe. Franz suivait ces messages à la trace avec



inquiétude, en imaginant qu'ils contenaient des blagues horribles sur son œil... ou des dessins ? Ou des surnoms affreux comme « l'aveugle » ou « le borgne » ? A son ancienne place, au quatrième rang, cette imbécile de Berta jouait les pipelettes avec tous ses voisins.

Ce jour-là, Franz revint seul à la maison. Dans le bus, il essaya de dissimuler son cache en enfouissant sa tête derrière les pages d'un livre de sciences naturelles.

– Alors Franz, l'accueille son père, comment s'est passée la journée ? Un problème avec le cache-œil ?

– Aucun, répondit Franz, amer. Une super journée. Géniale.

– On t'avait bien dit que personne n'y ferait attention, répondit distraitement son père.

– C'est tout à fait ça, grommela Franz. Personne n'y a fait attention.